

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

V

LARMES DE SANG.

(Suite.)

—Oui, vous avez raison, Dieu est juste, répliqua Mateo d'une voix saccadée et en se roulant à terre dans d'affreuses convulsions, je ne pouvais avoir d'autre fin... Ecoutez, ici même... ici... je m'en souviens bien... il y a deux ans... un pauvre vieillard... a péri... de ma main... Dieu est juste... il a vengé la victime.

Gaspard eut un rugissement.

—Misérable ! hurla-t-il, ce vieillard était mon père.

Et levant son arme, il se précipita sur le moribond.

—Votre père ! murmura Mateo dont la voix s'éteignait. Ne me tuez pas... ne me tuez pas sans m'entendre... je n'ai plus que quelques instants à vivre... laissez-moi parler...

Gaspard retint le coup qu'il allait porter, et d'une voix sourde :

—Parle, dit-il.

Il y eut un long silence. La lune versait sa pâle lueur sur cette scène sanglante. Gaspard, les bras croisés sur sa poitrine, attendait. Ses lèvres contractées, ses yeux pleins de flammes accusait la rage qui dévorait son cœur. Mateo, qui baignait dans son sang et déjà râlait, attachait sur lui un regard suppliant.

—Gaspard, dit le blessé avec effort, je vais mourir... mais... laissez-moi implorer mon pardon... Ah ! le souvenir de mes crimes me fait horreur... allez... courez au village... réunissez tous ceux que vous pourrez... l'alcade, le curé, le tabellion... Je veux que tout le monde apprenne que je suis le bandit, l'infâme, le Senorito... que vous m'avez tué pour vous défendre... que la loi...

—Qu'importe ici la loi ? s'écria Gaspard exaspéré. Misérable ! Non seulement tu as assassiné mon père, mais...

Il n'osa exprimer la pensée qui l'obsédait.

—Parle, rugit-il, avoue qu'Angèle.....

—Jamais... murmura Mateo, ce secret... mourra... avec moi...

—Alors...

Gaspard avait levé pour la seconde fois la crosse de sa carabine sur la tête du bandit, tandis que du pied il lui écrasait la poitrine. Il allait l'assommer.

Tout à coup un cri d'épouvante retentit derrière lui. Il retourna la tête. Une femme accourait, les bras étendus, les cheveux en désordre, pâle, affolée.

—Grâce, cria-t-elle... Mateo ! mon frère...

Et elle tomba à genoux, la tête penchée sur le corps du moribond.

—Malédiction ! hurla Gaspard.

Puis, après un moment de suprême hésitation, d'une voix sombre, il ajouta :

—Ton frère ?

—Oui, mon frère, sanglota la pauvre femme... Qu'as-tu fait, Gaspard...

—Silence ! malheureuse interrompit-il avec égarement, si quelqu'un nous entendait...

Et prenant brutalement Angèle par le bras, il la souleva de terre en la repoussant.

Puis s'adressant à Mateo :

—Toi ! dit-il avec menace, s'il te reste au cœur un seul sentiment humain, jure de ne révéler à personne ce mystère.

—Je le jure ! râla le mourant.

A ce moment, les valets de ferme et les voisins se montraient au loin.

—Va-t'en, commanda Gaspard d'une voix terrible en désignant à sa femme la porte de l'habitation. Angèle obéit.

Mateo vécut encore quelques instants. Il n'avait pas perdu connaissance quand l'alcade arriva. Il avoua tout et expira en prononçant un nom que personne ne put entendre. Après les constatations légales, deux hommes creusèrent une fosse à l'endroit même où le bandit était mort. Ils l'y jetèrent et recouvrirent son cadavre de quelques pelletées de terre, comme ils eussent fait d'une charogne.

Angèle, arrêtée sur le seuil de la porte, avait assisté à ce spectacle sans proférer une parole.

VI

LE MARTYRE.

Cette même nuit, Angèle fut prise des douleurs de l'enfantement et donna naissance à un fils. Quelle joie plus pure, plus grande pour une mère que celle de presser pour la première fois sur son sein, de couvrir de baisers l'être innocent à qui elle va désormais consacrer toute sa vie ! Pour Angèle, cette félicité maternelle ne pouvait exister. Tout ce qu'elle ressentit en entendant le premier cri de son enfant, ce fut comme le froid d'un glaive qui la transperçait. Aucune parole ne fut échangée entre elle et Gaspard ; mais chaque fois que ses regards s'arrêtaient sur son mari, elle lisait sur ce visage, naguère si souriant pour elle, maintenant morne, sévère, impérieux, une accusation sous laquelle la conviction du mépris encouru lui faisait courber la tête.

Tous les souvenirs de son passé d'infortunes se pressaient alors en foule dans sa pensée. Elle repassait, l'une après l'autre, les stations douloureuses du long chemin de croix qu'elle avait suivi depuis son enfance et qui achevait de la conduire jusqu'au sommet du calvaire. Elle revoyait, dans toute leur affreuse réalité, chacune des scènes navrantes qui avaient marqué cette route d'affliction : la mort de son père, la misère entrant brutalement par la même porte où avait passé le cercueil de l'honnête homme malheureux, les privations subies avec sa mère, le pain durement gagné et toujours arrosé de larmes, l'ineffaçable souillure imprimée par Mateo au nom de sa famille, les crimes du bandit, dona Elena foudroyée, le père de son mari assassiné par ce frère à la fois odieux et aimé, dont elle-même avait causé la perte.

Chacune de ces visions passant devant elle, éclairant d'une lueur sinistre le cadre lugubre et sanglant où elle l'apercevait dans toute son horreur. Elle espéra calmer son imagination, hantée par ces funestes images, en partageant tout son temps entre l'éducation de son fils et le soin des malades, des pauvres et des infirmes. Elle fut prise d'un immense élan de charité. Elle devint, de la part des misérables du village, l'objet d'une véritable adoration. Quand ces pauvres gens la regardaient passer par les sentiers de la Chênaie, sa pâleur livide, sa tristesse de jour en jour croissante, sa démarche languissante et fatiguée, sa physionomie navrée les remplissaient de douleur. Ils la croyaient atteinte de consomption, et elle-même les confirmait dans cette opinion par le silence qu'elle gardait sur la cause de son mal. Dieu seul, puis Gaspard et le curé Juan lisaient dans son âme.

Diégo, le fils d'Angèle, grandit dans cette atmosphère étouffante entre sa mère qu'il ne voyait jamais sourire et son père qui n'avait jamais pour lui un regard de tendresse, une parole affectueuse, ni une caresse, ni un conseil, ni un encouragement au bien. Il atteignit ainsi sa douzième année sans avoir reçu de Gaspard d'autre accueil qu'un froncement de sourcils, une interpellation rude ou une réponse indifférente.

Peu à peu l'enfant n'éprouva pour son père qu'un éloignement inspiré par la peur et l'embarras de se trouver en face de lui. Angèle, qui marquait les progrès des sentiments sans avoir la force de les combattre, tâchait de faire diversion à l'existence monotone et contrainte de Diégo en l'entourant d'une vive et patiente sollicitude. Mais les larmes qu'elle avait coutume de répandre toutes les fois qu'elle se trouvait seule avec lui le rendaient encore plus morose. Quand il eut quatorze ans, elle se dit que l'étude le sauverait de l'ennui, et elle demanda à Gaspard l'autorisation de l'envoyer dans une des grandes maisons d'éducation de Salamanque.

—Vous ferez, madame, de votre fils ce que vous voudrez, répondit-il sèchement.

Ce ton bref et ce dédain rouvrirent les blessures de la pauvre femme. Elle pria l'abbé Juan d'accompagner Diégo à la ville et de l'y recommander à des personnes amies. Le curé et le jeune homme partirent. Angèle, en les voyant s'éloigner, sentit un vide affreux se creuser autour d'elle. Ses cheveux blanchirent en une nuit, ses traits se ridèrent, ses yeux s'enfoncèrent encore plus dans leurs orbites, sa taille se voûta : en quelques semaines elle vieillit de vingt ans. Une toux convulsive la prit pour ne plus la quitter.

Cinq ans s'écoulèrent ainsi. Diégo avait achevé ses études classiques et faisait son droit. Il passait ses vacances à la Chênaie, mais la gêne qu'il éprouvait en présence de son père le poussait d'année en année à abrégé son séjour auprès de sa mère.

Il venait d'entrer dans sa dix-neuvième année. Il avait écrit à Angèle qu'il avait passé ses examens et qu'il irait l'embrasser dans quelques jours. La veille même de son arrivée, Gaspard reçut une lettre de Salamanque qui lui réclamait le paiement d'une dette de jeunesse contractée par son fils.

Quand Diégo franchit le seuil de la maison paternelle, au lieu des félicitations méritées par son succès, il ne rencontra que le regard courroucé de son père qui tenait à la main la lettre accusatrice.

Angèle était affaissée dans un fauteuil.

—Ah ! vous voilà, monsieur, dit Gaspard d'un ton incisif en le toisant avec mépris. Le senorito ne peut se contenter de l'argent que sa mère lui envoie à mon insu, il faut encore qu'il fasse des dettes.

—Des dettes ? interrogea Angèle avec surprise.

—Des dettes ? répéta Diégo en élevant la voix et en faisant un mouvement d'indignation.

—Oui, monsieur, des dettes, reprit Gaspard avec éclat ; des dettes de jeu, de tripot. On me réclame deux cents réaux. Je vous avertis que je n'aurai pas la faiblesse d'entretenir, de payer vos vices.

—Mon père !

—Gaspard ! supplia Angèle.

—Quant à vous, madame, puisque vous savez si peu faire usage des fonds que je mets à votre disposition, désormais je vous dispenserai des soucis que vous donne ce débauché.

(A continuer.)